

LE SEMEUR

*Un large ruban d'or illumine la cime
Des coteaux dont la brume a noyé le versant.
L'horizon se déchire ; et le soleil descend
Sous les nuages roux qui flottent dans l'abîme,
Comme un riche archipel dans une mer de saug.*

*De confuses rumeurs s'éveillent par la plaine ;
Et dans son champ, debout au rebord des sillons,
Travailleur obstiné sous les derniers rayons,
Un semeur devant lui lance au loin sa main pleine
Et chasse les oiseaux en criards tourbillons.*

*Et l'occident s'éroule où l'astre antique éclate ;
Et le semeur frappé d'un long et rouge adieu,
Par grands gestes, au loin, dans un sinistre jeu
Semble jeter au vent la poussière écarlate
De son cœur calciné dans sa poitrine en feu.*

*—Ton âme se déchire ; et voilà ta pensée
Qui, sombre sous l'amas de tes rêves sanglants,
Ceint aussi d'un reflet de pourpre sur tes flancs,
Aux dernières lueurs de ta gloire passée,
Homme ! à travers tes jours tu marches à pas lents.*

*Tu nourriras bientôt l'herbe des sépultures !
Aux bords des vieux espoirs donne un dernier repas !
Féconde encor le champ des douleurs ; ne crains pas
L'affreux croassement dans les gerbes futures
Dont tu pressens déjà les échos sous tes pas !*

*Fouille en ton sein la cendre encor chaude et virace !
Aux vents froids de la vie ouvre ta large main ;
Et sous la calme nuit qui couvre ton chemin,
Vengé, vers le tombeau tu peux tourner la face,
N'ayant plus rien au cœur pour l'y semer demain !*

LÉON DIERN.

AU SORTIR DE L'OMBRE

I

L'automne, des jonchées de feuilles rouillées et maculées sur les allées humides des villas Montmorency, à Auteuil ; un ciel uniformément gris, si bas, qu'il semble qu'en se mettant sur la pointe des pieds, on le toucherait du doigt, et une fine poussière d'eau flottante qui enveloppe toutes choses mélancoliquement.

Une jeune femme foule d'un pas résolu l'asphalte visqueux, un ourlet gris contourne sa bottine et son talon, sans qu'une éclaboussure ternisse le bord de ses jupons noirs, relevés d'une seule main, laissant deviner sous le bas sombre une cheville délicate. Elle suit l'une après l'autre les rues désertes, lisant tous les écriteaux d'appartements à louer, pour s'arrêter à l'extrémité de la rue Mozart, devant une maison neuve, écrasant de sa masse vulgaire les chétifs petits hôtels campés dans leurs jardinets : Chambre à louer, sixième étage.

Elle entre dans la loge, secouant le parapluie de ses deux mains dégantées, légèrement rosées par le froid et couvertes de fossettes.

—Quelle chambre avez-vous, madame ?

La concierge soulève péniblement sa lourde carrure sur ses jambes ankylosées de rhumatismes.

—C'est pour vous ?

—Oui, madame.

—Vous êtes seule ? Pas d'enfants ? Demoiselle alors ?... Nous n'avons que des ménages... La propriétaire est très difficile... Pas de perroquets, surtout pas de perruches, ni de chiens, ni d'enfants, ni de singes, ni de célibataires, ni de dames seules...

—Je suis mariée, interrompit la visiteuse, et je peux fournir des renseignements... Quelle chambre avez-vous ?

La pipelette continuait à la dévisager comme un juge d'instruction :

—Vous êtes veuve ?

—Non.

—Alors, c'est inutile, la chambre est trop petite pour vous.

—Mon mari est en voyage, il est allé très loin... en Amérique, pour son commerce ; il ne sera de retour que dans cinq ans. Je travaille pour des magasins de modes, et je cherche une chambre dans une maison tranquille et respectable.

—C'est pas pour me vanter, ma bonne dame, dit la concierge en prenant son trousseau de clefs et en montant l'escalier, s'il y a dans Paris une maison respectable, la nôtre peut lever la tête : au rez-de-chaussée, un marchand de bois, un ménage cosu ; à l'entresol, un attaché au ministère des affaires étrangères ; au premier, un colonel retraité avec sa dame, d'un côté, de l'autre, un magistrat avec sa demoiselle. Au deuxième, un médecin, qui occupe tout l'étage ; au troisième, deux ménages de rentiers ; au quatrième, un commerçant retiré, en face, une demoiselle qui donne des leçons de piano et reste avec son frère, un architecte ; au cinquième, un maître du lycée Molière. Ah ! nous ne gardons pas les coureuses chez nous, c'est réglé comme dans un couvent ; à partir de dix heures, tout le monde dit son nom et j'ai l'oreille fine.

Les deux femmes étaient parvenues au cinquième étage, et la concierge avait ouvert la porte d'une chambre lambrissée, avec une fenêtre haute, à moitié enfoncée dans le toit et d'où le regard embrassait les coteaux de Sèvres et de Meudon au-dessus des arcades du Point-du-Jour.

—Cent trente francs, payable d'avance, par trimestre, c'est pour rien ; vous avez l'eau ici, à côté...

La jeune femme, sans écouter ce bavardage, s'était accoudée à la fenêtre, perdue dans sa contemplation.

—Je crois, dit-elle enfin, que cette chambre peut me convenir, est-elle libre tout de suite ?

—Oui, mais la propriétaire fait toujours prendre des informations. Venez demander la réponse après-demain.

—Mme Jacques-Louis. Vous pouvez vous renseigner aux grands magasins du Lion, pour lesquels je travaille depuis une année.

Lorsque, deux jours plus tard, Mme Jacques-Louis revint rue Mozart, elle trouva la concierge prévenante et gracieuse. Evidemment, les renseignements étaient bons. Deux francs de *denier à Dieu* achevèrent de lui concilier ses bonnes grâces.

II

Mme Jacques-Louis fut une locataire modèle, payant régulièrement son terme, sortant peu, le temps strictement nécessaire pour ses emplettes professionnelles et ses provisions de bouche, et jamais le soir. Ses affaires paraissaient prospères. Personne ne s'entendait comme la jeune modiste à donner de la grâce au moindre ruban que ses doigts chiffonnaient. Ses chapeaux semblaient avoir poussé sur les têtes comme des corolles de fleurs, tant ils s'accordaient intimement à l'air du visage et à l'allure des personnes qui les portaient. Elle ne recevait de visites que de ses clientes et des trotteurs qui venaient chaque jour avec des cartons où s'empilaient chapeaux et capotes.

Un soir d'hiver, pourtant, une femme en noir, dont on ne pouvait distinguer les traits sous son épais voile de crêpe, était montée chez la modiste ; les voisins avaient cru entendre la voix de Mme Jacques s'élever un peu au-dessus de son diapason habituel, puis quand la visiteuse, au bout de quelques instants, sortit de la chambre, ils distinguèrent ces mots prononcés d'une voix contenue, mais pleine de résolution :

—Le quitter ? Jamais, jamais !...

La femme en noir, toujours voilée, avait dit alors en pleurant :

—Aline, puisses-tu ne jamais t'en repentir ! tes parents auront fait leur devoir.

Et elle descendit rapidement l'escalier.

Aline Jacques-Louis verrouilla sa porte, et, se jetant sur la chaise où elle travaillait au milieu d'un parterre de fleurs artificielles et de plumes frémissantes dans un pêle-mêle de tulle et de rubans chatoyants, elle prit son visage dans ses mains, les coudes sur les genoux, et des larmes, d'abord espacées, chaudes et lourdes, telles que les premières gouttes de pluie au commencement de l'orage, filtrèrent entre ses doigts ; un spasme souleva sa poitrine et un râle s'étouffa dans son gosier ; puis de vrais torrents l'inondèrent d'une âcre averse ; l'instinct professionnel lui fit repousser du pied les étoffes soyeuses et les pimpants bouquets, et, se retournant, le front appuyé contre le dossier de sa chaise, les doigts aux barreaux, elle pleura sans

contrainte, éperdument ! Elle éprouva un irrésistible désir d'entendre une voix humaine dans sa détresse, et, tressaillant d'effroi au son au^{de} sa voix mouillée, elle dit tout haut :

—Cruels, sans pitié !... Ils ne comprennent pas qu'ils me tuent... je les ai pourtant aimés... je les aime encore et eux !... Comment ne comprennent-ils pas que c'est l'orgueil et non leur amour pour moi qui les rend inexorables... Oh ! mon Dieu ! que je souffre... seule, seule au monde, encore quatre ans ! Je n'ai plus de courage... Je suis à bout de forces... Oh ! si je pouvais le revoir !

Des cris, des plaintes de bête traquée agonisant dans la solitude d'un bois s'échappèrent de ses lèvres ; un poids insupportable écrasa sa poitrine, son cœur affolé s'arrêta de battre, elle ouvrit la bouche toute grande pour respirer, mais sans y parvenir ; la souffrance physique effaça toute autre impression : "De l'air ! de l'air !" Elle courut instinctivement à la croisée, l'ouvrit et, affaissée sur l'appui, aspira l'air pur et frais de la nuit, la tête vide de pensées, toute à la sensation bienfaisante de ce souffle vif qui rafraîchissait son front, ses joues cuisantes des coulées corrosives de larmes, et elle ferma les yeux.

Au-dessus des coteaux lointains, dans une traînée d'or pâle où s'alanguissaient les derniers reflets du couchant, l'étoile du soir seule se détachait en transparente lumière d'argent. Aline, en soupirant, souleva ses paupières et l'astre clair lui apparut comme un regard ami consolant et serein, un messager de paix et d'amour : "Notre étoile ! murmura-t-elle, Flitelen !..."

Elle revoit les montagnes, le lac bleu, tout ce séjour en Suisse qui avait été l'apogée de son bonheur et la source de toutes ses peines : le lac des Quatre-Cantons chante à leurs pieds d'inénarrables poèmes d'amour aux rythmes voluptueux ; au-dessus des rochers abrupts et des hauteurs qui surplombent le Grutli, l'étoile du soir sourit à leur bonheur. Ils sont heureux, combien ! Il semble que le monde finit pour eux au contour de la rive qui se noie dans une ombre vaporeuse. Seuls ils existent et vivent dans ce calme village où déjà tout dort...

—J'aime la vie ! s'écria-t-elle. Oh ! si ce moment pouvait durer toujours !... Toujours ?...

Mais le lendemain un télégramme rappelle impérieusement Jacques à Paris.

—Les affaires ! explique-t-il.

Mot fatidique qui, dans son laconisme, a broyé tant de cœurs de femme.

—Il faut retourner à Paris tout de suite.

Jacques a l'air si triste, qu'elle cherche à contenir ses larmes, et pendant qu'elle fait sa malle, après avoir longtemps arpenté la chambre proprette de la rustique auberge, il pose la main sur son épaule :

—Aline, si tu apprenais...

Il se tait, puis reprend avec hésitation :

—Si l'on te disait du mal de moi, m'aimerais-tu quand même ?

—Rien ne me fera jamais douter de toi.

—Et si je... le... méritais ?

—Toi ?

Devant le visage décomposé de son mari elle eut peur, mais sa voix ne trembla pas quand, après un moment de réflexion, elle répondit :

—Même si tu le méritais, je t'aimerais toujours.

Oh ! l'affreux retour, lorsque, à la gare de l'Est, Jacques fut abordé par deux hommes, mis comme des messieurs, mais dont le regard dur et les gestes cauteleux inspirèrent à la jeune femme une involontaire répulsion. Ils accompagnèrent son mari quand il la mit en voiture, et elle se rappelle, comme si elle l'entendait encore, l'angoisse de sa voix quand il lui dit :

—Ces messieurs ont besoin de moi pour une affaire très importante et si pressante, que je crains de ne pouvoir te rejoindre avant demain. Va chez tes parents.

Sur son front elle sentit des larmes...

A ce souvenir poignant Aline ne peut soutenir plus longtemps le regard pur de l'étoile, elle quitte la fenêtre et se jette au pied du crucifix qui surmonte son lit au-dessous de la branche de buis.